
Revue d'Alsace

Revue d'Alsace

140 | 2014

Villes au Moyen Age, Bibliothèques d'autrefois, Récits de voyages

Relation d'un séjour à Strasbourg d'un jeune Irlandais en 1833-1834

Narrative of a young Irishman's stay in Strasbourg in 1833 and 1834

Ein junger Mann aus Irland erzählt seinen Aufenthalt in Strasbourg in den Jahren 1833-1834

Chantal Hombourger et Nicolas Chabrol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2135>

DOI : 10.4000/alsace.2135

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 235-254

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Chantal Hombourger et Nicolas Chabrol, « Relation d'un séjour à Strasbourg d'un jeune Irlandais en 1833-1834 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 140 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2135> ; DOI : 10.4000/alsace.2135

Tous droits réservés

Chantal HOMBOURGER,
Nicolas CHABROL

Relation d'un séjour à Strasbourg d'un jeune Irlandais en 1833-1834

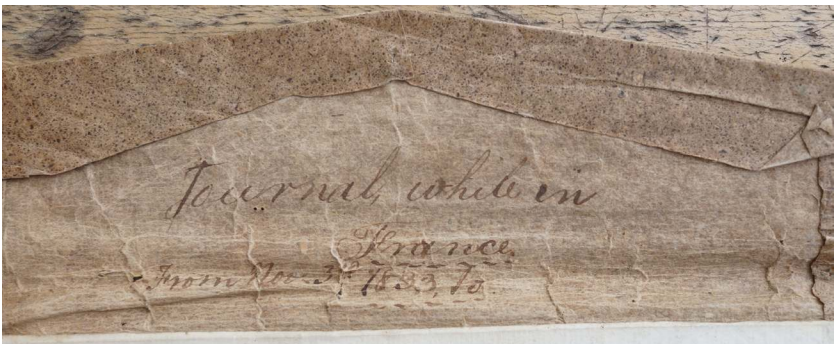
En mai 2012, un couple d'éleveurs néo-zélandais s'adresse à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace car ils envisagent un voyage en France pour retrouver les traces du passage à Strasbourg de leur ancêtre, Marcus Wyndham Paterson (1817-1898), ce dernier ayant vécu six mois dans la capitale alsacienne, de novembre 1833 à mai 1834. Durant ce séjour, Marcus, alors âgé de 16 ans, avait tenu un journal.

En juin 2012, le couple néo-zélandais, Marcus Lancelot Paterson et son épouse Mary-Jean, apportent deux exemplaires de ce journal – l'original et sa copie – et sont accompagnés par les auteurs du présent article à la découverte des lieux strasbourgeois évoqués par l'arrière-grand-père.

Des recherches aux Archives départementales du Bas-Rhin et à celles de la Ville de Strasbourg ont permis d'apporter quelques précisions sur le séjour strasbourgeois de Marcus Wyndahm Paterson.

« Journal, while in France. From Nov 3rd 1833, to ... »

L'original de ce *diary* se présente sous la forme d'un cahier d'une cinquantaine de pages, écrit à la main, en anglais. Il a été trouvé dans les archives photographiques de la famille Paterson, en Nouvelle-Zélande. Il n'est pas signé mais l'identité de son auteur ne fait pas de doute. Ce journal



Revers de la couverture du journal de M. W. Paterson.

relate uniquement le voyage et le séjour à Strasbourg du jeune Marcus Wyndham Paterson. C'est avec sa mère et son beau-père, nommés dans le *diary*, « *Mamma* » et « *Mr B.* », que le jeune Marcus quitte l'Irlande pour l'Alsace. Sont aussi du voyage un couple de chiens, Kate et Chance, mais pas sa sœur « *Nan* ». Rien n'indique, d'ailleurs, qui s'est occupé de l'éducation de cette dernière pendant cette longue période de séparation.

Sur le revers de la couverture figure l'inscription manuscrite « *Journal, while in France. From Nov 3rd 1833, to* ». Les dernières notes de ce journal sont datées du 15 mai 1834.



Dessin exécuté par Marcus ornant la page intérieure du début du journal.

La première page intérieure est ornée d'un dessin figurant un jeune homme, un bourgeois ou un paysan endimanché, vêtu d'un costume français de l'époque. L'hypothèse d'un autoportrait a été avancée par la famille. Puis suit une page de relevés météorologiques quotidiens qui s'arrêtent au bout de cinquante jours. En vis à vis de cette page de relevés commence le texte du journal dans lequel les événements sont décrits presque quotidiennement sur les seules pages de droite, la gauche servant aux annotations ou aux rajouts. À la fin du carnet, en page 53, on relève une liste qui comprend des oiseaux et quelques mammifères, à chaque animal correspond un prix : *2 black headed gulls, 30 sous* (mouettes

rieuses?) - *black woodpecker female, 10 sous* (pic-noir femelle) - *blue breasted robin, 30 sous* (gorge-bleue) - *gadwall* (canard chipeau) ... On notera qu'un *cock and hen de Bruyere* (coq et poule de bruyère) coûtent la somme élevée de 20 francs. La page 55 est destinée aux *Use's Dict. of Chemistry*, mais il n'y a qu'une seule mention : *agarious 118*. Sur les deux derniers feuillets, se trouve une table de conversion des monnaies et des listes de comptes qui nous permettent de mieux comprendre comment l'auteur utilise son argent de poche, 4 francs par semaine. Il achète une pipe, des cigares, une cravache, des lapins, des pigeons, des gants, des hameçons, des lignes de pêches, des enveloppes, des crayons, des chaussettes...

Une copie numérisée de l'original, accompagnée d'une version retranscrite par Mary-Jean et Marcus Lancelot Paterson, a été éditée et un exemplaire transmis à chacun des descendants de Marcus Wyndham Paterson. Pour des facilités de lecture, nous précisent-ils, la disposition du

texte a été modifiée au profit d'un format plus ordonné. L'orthographe de la plupart des mots a été reproduite telle qu'elle était écrite dans le journal pour conserver le langage de l'époque. Par exemple, le mot *stopt* a été laissé comme il avait été écrit, bien que parfois il ait été écrit *stopped*. Dans le document original, la calligraphie est parfois difficile à lire, de plus le jeune Marcus écrit phonétiquement certains mots qu'il entend mais ne connaît pas, et en fait une interprétation personnelle, telle la Robertsau / Rupertsau devenue « la rue Berseau ».

Qui était Marcus Wyndham Paterson ?

Né 1817 à Bunratty, village proche de la ville de Limerick sur la côte ouest de l'Irlande, Marcus Wyndham Paterson est l'unique fils du capitaine Marcus Paterson (1785-1822), de Shepperton House, Newmarket-on-Fergus, et de Caroline, née Studdert, native de Bunratty. Le couple aura ensuite, en 1818, une fille, Ann, surnommée « Nan ». Le père de Marcus, le capitaine Paterson, est décédé en 1822, laissant sa femme Caroline seule avec deux enfants de moins de six ans. Celle-ci s'est remariée¹ avec Edward William Burton (1799-1860), dont il est beaucoup question dans le journal de Marcus.

On sait par ailleurs que le jeune Marcus a effectué ses études au Trinity College de Dublin, l'un des plus renommés d'Irlande. Il choisira ensuite la carrière des armes, sera affecté au *94th Clare Militia* et élevé au rang de Lieutenant Colonel. Marcus est décédé le 8 janvier 1898, âgé de 81 ans. Il est enterré dans le caveau familial dans la Old Franciscan Abbey à Ennis, en Irlande.

Il s'est marié en 1870 avec Maria Juliet Studdert (Studdert est aussi le nom de jeune fille de sa mère), ils auront sept enfants, mais un seul



« Capt. Marcus Paterson believed to be painted by E. W. Burton ». Ce portrait du père de Marcus est supposé avoir été peint par E. W. Burton (non daté).

1. Les descendants néo-zélandais n'ont jamais pu trouver d'acte de remariage. Toutefois un document écrit quatre jours avant le décès d'Edward William Burton indiquant sa volonté de léguer ses biens à son épouse, et à son décès, à son beau-fils « *rent issues and profits of said lands to my wife Caroline Burton and on her decease to my stepson Marcus Paterson* », permet de supposer qu'ils étaient mariés.



Maria Juliet (née Studdert)
Paterson, épouse de Marcus W.
Paterson (non daté).



Portrait de Marcus W. Pater-
son (non daté).

fil, Pop Marcus Wyndham (1877-1960), atteint l'âge adulte. Ce dernier émigre en Nouvelle-Zélande en 1927, avec son épouse et leurs trois garçons, dont Joseph Marcus Vandeleur (1905-1985) qui est le père de Marcus Lancelot Carlyon Paterson, né en 1941, reçu à la FSHAA en juin 2012. La tradition de nommer Marcus, l'aîné de chaque génération des Paterson se maintient, même si elle ne facilite pas le travail des généalogistes, le dernier est né en 1964.

... et qui était *Mr B.* ?

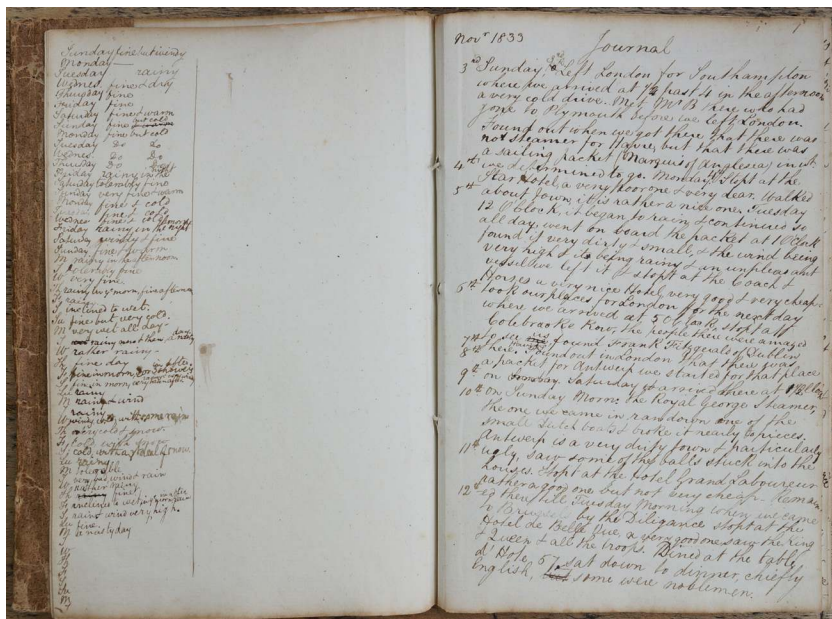
Nous connaissons très peu de choses sur Edward William Burton. La famille Burton est célèbre pour ses artistes, le plus connu fut Sir Frederick W. Burton (1816-1900), qui fut directeur de la National Gallery². Frederick est le troisième fils de Samuel Burton et Hannah Mullett et il est né à Clifden³ (Irlande). La famille Paterson a émis l'hypothèse qu'Edward William est le frère aîné de cet artiste mais aussi celui du révérend Robert Burton, qui mourut jeune. Frederick, le directeur de la National Gallery qui ne s'est jamais marié, a adopté la famille orpheline de Robert. Pourraient-ils être Mary, Robert et Tom, auxquels Marcus fait référence dans son journal ?

2. www.libraryireland.com/irishartists/sir-frederic-william-burton.php.

3. WEIR (Huge W.L.), *Houses of Clare*, Whitegate, Co. Clare, Ireland : Ballinakella Press, 1986.

De l'Irlande à l'Alsace : le voyage en Europe jusqu'à Strasbourg

Le journal de Marcus s'ouvre le dimanche 3 novembre 1833. À cette date, les voyageurs quittent Londres, après un séjour chez des proches, pour rejoindre la ville portuaire de Southampton. Ils comptent bien prendre un vapeur pour Le Havre, mais à Southampton, ils ne trouvent pour faire la traversée qu'un bateau à voiles dénommé *Marquis of Anglesa*. Le vent est très fort, le voilier est petit et sale, aussi la famille renonce à s'embarquer, retourne à Londres, à Colebrooke Row, résidence anglaise de la lignée Burton.



Premières pages du journal de M. W. Paterson, dimanche 3 novembre 1833.

C'est de Londres qu'ils prennent un vapeur qui les emmène à Anvers. Voyager sur un vapeur est une nouveauté, les premières lignes viennent juste de se créer. L'arrivée à Anvers ne se fait pas sans péripéties : « Le vapeur *Royal George* sur lequel nous avons embarqué a percuté un petit bateau hollandais et l'a mis en pièces ». Comme il le fera pour la suite du voyage, Marcus décrit les hôtels, la nourriture et livre ses impressions sur la propreté des villes, qu'il juge le plus souvent comme particulièrement sales : « Anvers est une ville vraiment très sale et particulièrement laide », Strasbourg aura droit à la même remarque.

Partie en diligence d'Anvers, la famille passe par Bruxelles, où Marcus assiste à une revue militaire en présence du roi et de la reine. Puis le voyage

se poursuit par Luxembourg. Dans cette ville, les voyageurs sont reçus par Monsieur Robange, « un personnage très singulier, une curiosité à lui tout seul » qui possède une collection zoologique considérable, où, à côté de spécimens rares figure « une boîte de poux à moitié pleine (une boîte de taille modeste) ».

L'étape suivante sera Metz. En cours de route, ils sont inspectés par la douane, dont les agents sont « particulièrement civils et obligeants ». À Metz, ils logent à « l'Hôtel du Commerce, très sale ». Le problème de l'ouverture des commerces le dimanche semble être réglé contrairement à aujourd'hui, puisque Marcus remarque, que bien que l'on soit dimanche, les commerces sont ouverts comme pour les jours de la semaine. Il monte avec sa parenté dans la flèche de la cathédrale. Dans son journal, il relate la légende du dragon tué par les paroissiens messins à l'époque du premier évêque de la cité. Il résume ainsi à sa façon la célèbre légende du Graoully⁴ – nom probablement issu de l'allemand « *gräulich* », atroce, abominable – monstre emblématique de Metz, personnification d'un dieu païen par les premiers chrétiens qui portèrent l'Évangile en Lorraine :

Nous avons visité la cathédrale, où l'on nous a montré l'image d'un dragon, qui, selon l'histoire que nous a raconté un homme, avait l'habitude d'attaquer hommes et bêtes, avant que Metz ne soit fortifiée. Mais un jour, il entra dans la ville, tout le monde alors s'arma de pierres et d'armes pour protéger les maisons et finalement il fut tué. Après cela, lors de son prêche, l'évêque demanda à ses ouailles de montrer leur reconnaissance pour cette délivrance, aussi ils prirent l'habitude, au cours d'une procession annuelle, de porter (promener à travers la ville) le dragon, jusqu'à ce que la Révolution française interdise ce rituel. Puis nous sommes montés jusqu'au sommet de la cathédrale par une tour immensément haute. Mais pour atteindre le sommet, nous avons dû grimper une volée de marches particulièrement étroites qui me donnèrent le vertige.

À l'Hôtel du Commerce, la chair est maigre, seulement trois plats, mais le vin de Moselle remplace l'eau qui était servie aux précédentes étapes.

Les avis du jeune homme sur les Messins sont particulièrement tranchés, « les femmes sont très laides », il note toutefois que « les hommes ont une meilleure apparence que les femmes ».



Extrait du registre des voyageurs séjournant dans la ville de Strasbourg en 1833. Archives départementales du Bas-Rhin.

4. <http://www.culture-routes.lu>. Site de l'Institut européen des itinéraires culturels. L'effigie du Graoully est aujourd'hui toujours visible dans la crypte de la cathédrale, mais également dans la chambre lorraine du château du Haut-Koenigsbourg en Alsace.

L'installation à Strasbourg

La famille arrive le 18 novembre 1833 à Strasbourg, après un voyage « terriblement lent » – 25 heures depuis Metz – et s'installe à l'Hôtel de l'Esprit, 7 quai Saint Thomas. Cet établissement, connu pour avoir abrité certains des plus célèbres visiteurs de Strasbourg, Thomas Jefferson⁵, Jean-Jacques Rousseau, Franz Liszt, ou encore Goethe, a été démoli lors des travaux de la Grande Percée⁶.

Le choix de Strasbourg comme but de ce voyage ne fait pas de doute, car dès son arrivée, le beau-père de Marcus va chercher à louer une habitation pour sa famille et il va s'engager pour un bail de six mois. Toutefois une énigme subsiste : pourquoi Edward Burton décide-t-il de faire un voyage long et compliqué pour venir s'installer avec sa famille six mois à Strasbourg ? Dans son journal, Marcus n'évoque jamais les raisons de ce séjour. Par contre, il nous informe sur les deux centres d'intérêts de *Mr B.* : la taxidermie et les chevaux. On a de la peine à imaginer que ces deux domaines puissent justifier une installation temporaire en Alsace. Toutefois, un indice trouvé aux Archives départementales du Bas-Rhin nous apporte un début de réponse. En effet, le 30 novembre 1833, Edward Burton, se fait enregistrer auprès des autorités sur le registre destiné à l'inscription des voyageurs séjournant dans la ville de Strasbourg⁷.

On apprend qu'Edward Burton, est rentier. Il est fort jeune, 34 ans. Marcus en a 16. On ne connaît pas l'âge de la mère de Marcus. Burton serait né en Angleterre, alors que l'on sait que son épouse et Marcus sont Irlandais. À part cette mention de l'officier d'état-civil, aucun autre document ne vient corroborer la nationalité anglaise de Burton.

Où la famille s'installe-t-elle à Strasbourg ? Le registre cité plus haut mentionne « Hors la porte Dauphine, n° 27 ». Cette porte de Strasbourg a successivement été appelée « porte des Bouchers », puis « porte Dauphine », ou « porte d'Austerlitz ». Cette porte sera détruite à la suite des combats de 1870. Elle se trouvait à l'emplacement de l'actuelle place d'Austerlitz.

Un indice nous est fourni par le même registre, mais quelques lignes plus hauts. En effet, deux jours auparavant un autre anglais, M. Bu(a)rton Johnstone avait également été enregistré⁸, et son adresse est précisée :

5. HUGEL (André), « La saga du vin de paille », in *Revue d'Alsace*, n° 137, 2011. p. 34-35.

6. Travaux urbains de modernisation du centre historique de Strasbourg entre 1910 et 1960.

7. Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR). III M 1062, registres destinés à l'inscription des voyageurs séjournant dans la ville de Strasbourg. Années 1833 et 1834.

8. La ligne est rayée avec la mention « enregistré par erreur ». Nous retrouverons cette même mention rayée dans le registre des populations des Archives municipales de Strasbourg.

« Manufacture de toiles à voiles, n° 27 ». Cette adresse correspond à celle du Lazaret⁹, dont Frédéric Piton donne la description suivante :

En quittant l'ancienne Plaine-des-Bouchers pour nous rendre à celle que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom, nous passons devant un groupe de maisons à gauche de la grande route de Colmar et en deçà du pont sur le Rhin tordu où stationnaient en 1814 les vedettes russes et badoises. C'était anciennement une bergerie appartenant à Jean Kornmann, négociant à Strasbourg, que la ville acheta en 1674, pour y établir un lazaret où l'on déposait les militaires affectés de maladies contagieuses tous les hôpitaux dans l'intérieur de la ville étant remplis de blessés et de malades par suite de la bataille d'Entzheim et de l'accumulation de nombreuses armées dans les environs. Ces bâtiments, après avoir servi par la suite à divers usages, furent achetés au siècle dernier par un sieur Gau qui y établit une manufacture de toiles à voiles. Il y a déjà nombre d'années que cette manufacture a cessé de fonctionner ; cependant c'est sous ce nom et sous son ancien nom de lazaret que l'on désigne encore de nos jours ce bâtiment dont on ignore généralement la destination passée.

Cette fabrique de toiles à voiles pour les vaisseaux de guerre est l'une des trois existantes en France¹⁰. La maison faisait-elle partie de l'enceinte de cette manufacture ou était-elle située à proximité immédiate ? Nous ne le savons pas, même si dans ses écrits, Marcus parle souvent de cette vaste propriété : « Un canal court dans le jardin, ainsi qu'un petit cours d'eau, plein de poissons [...] *Mamma* ne pouvait plus voir la flèche de la cathédrale qui n'est qu'à 20 minutes à pied, tout droit en face de chez nous », phrase écrite un jour de brouillard ; « J'ai mesuré la galerie, elle fait 45¹¹ de long ». On apprend incidemment que la maison possède une cave (qui sera inondée), plusieurs dépendances, dont des écuries, une vaste grange ou encore une porte cochère. Si l'on étudie le Cadastre de 1839, on y voit l'implantation de la manufacture de toiles à voiles¹², anciennement Lazaret, qui forme une vaste enceinte, le secteur est alors très peu bâti, à l'exception toutefois d'une propriété qui jouxte la manufacture et qui a la caractéristique d'être bordée par le Rhin Tortu ou Krimmeri et par un petit canal.

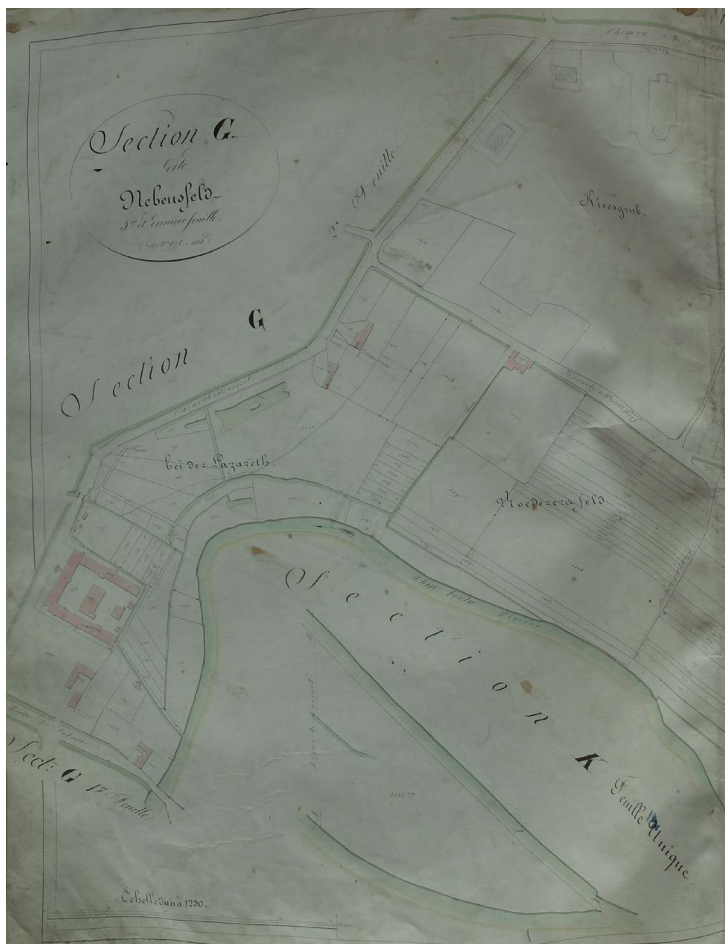
9. PITON (Frédéric), *Strasbourg illustré ou panorama pittoresque, historique et statistique de Strasbourg et de ses environs*, Strasbourg, tome 2, 1855, p. 52.

Voir aussi PERRY (Laurence), « Lazaret et cimetière militaire », in *Neudorf. Nouveau village, nouvelle ville*. Archives de la Ville et de la CUS, 2007, p. 33.

10. *Ibid.*, p. 53. « Avant la Révolution, il y avait en France trois grandes manufactures de voiles qui étaient établies à Agen, à Angers et à Strasbourg. Cette dernière fournissait toute la voilerie pour Toulon. Pendant la guerre d'Amérique elle occupait deux cent métiers et plus de six mille fileuses, et fournissait de deux à trois cent mille aunes de toile. »

11. L'unité de mesure n'est pas précisée par Marcus. Néanmoins il s'agit vraisemblablement de pieds, ce qui équivaut à 150 mètres environ.

12. Archives municipales de Strasbourg (AMS), 1197W32, Strasbourg section G et H, section G dite Nebensfeld, 5^e et dernière feuille, 1837.

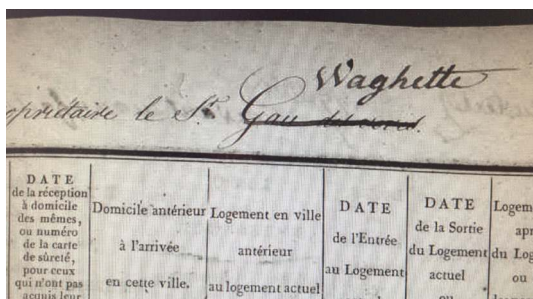


Manufacture de toiles à voiles, anciennement Lazaret, sur le cadastre de 1839.

Mais c'est Frédéric Piton qui nous donne la clé, avec le nom du propriétaire de cette manufacture, le sieur Gau¹³. Sur le registre des populations des faubourgs de Strasbourg, en 1833, la propriété sise au n° 27 lui est attribuée, le sieur Gau était né en 1756 et mort en 1830. Un certain M. Waghette¹⁴, que Marcus orthographie dans son journal *Mr Wayghett* et qu'il critique pour sa pingrerie, est désigné comme le propriétaire. Page 50 du registre sont bien enregistrés « Edward William Burton, son épouse et son fils ».

13. « Gau des Voves (Charles Henri), ancien capitaine d'infanterie, propriétaire et administrateur de la manufacture de toile à voiles de Strasbourg », In *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fascicule 12, Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, Strasbourg, 1988, p. 1123.

14. Consulté le site <http://www.geneanet.org>, WAGHETTE François-Martin, ancien employé de la Préfecture, sous-chef de division. Délibération du Conseil Général du Bas-Rhin, 1855.



Le registre des populations des faubourgs de Strasbourg, en 1833.

L'année de naissance de Burton nous est révélée : 1799. La profession est la même que sur le registre cité plus avant. L'entête de la page comprend l'inscription manuscrite suivante : « Rue hors la porte d'Austerlitz. N° 27 Cidevant manufacture de toiles à voiles / Sieur Waghette ». Entre 1815, où la « manufacture Gau chôme complètement et [...] ne semble pas survivre au Premier Empire¹⁵ », et 1839, date de l'installation d'une distillerie d'eau de vie/vinaigrierie (du sieur Maire) et une fabrique d'acétate dans ses locaux, tout ou partie des bâtiments eurent une autre destination. Il apparaît qu'ils ont servi notamment de lieu d'habitation. Dans l'ouvrage de Georges Schwenk¹⁶ sur les faubourgs de Neudorf, figure une photographie de la Manufacture datée de 1981, prise avant sa destruction.

Durant le séjour à Strasbourg, Mr B. ira à *Bade*, l'actuelle Baden-Baden, appelée Baden jusqu'en 1931, et envisagera un temps, sur les conseils de son régisseur, de s'y installer en famille, avant d'y renoncer.

Les centres d'intérêt de la famille

Comme cela est précisé dans le paragraphe précédent, Monsieur Burton s'occupe de taxidermie et de chevaux. Durant son séjour, il ira régulièrement acheter, aux halles et sur différents marchés, des animaux qu'il va lui même empailler, beaucoup d'oiseaux, coqs et poules de bruyère, des canards, un cormoran, des perdrix, des gélinottes, des casse-noix... mais aussi des chevreuils, des chamois. Il achètera une peau de sanglier ainsi que deux très jeunes loutres vivantes mais qui mourront rapidement.

15. PERRY (Laurence), « L'artisanat et l'industrie au Neudorf », in *Neudorf. Nouveau village, nouvelle ville*. Archives de la Ville et de la CUS, 2007, p. 155 et 156.

16. SCHWENK (Georges), *Le Neudorf*, collection « Aspects des Faubourgs », Editions Oberlin, 1982-1984.

Pour ses travaux de taxidermiste, il commande des fournitures, dont de l'arsenic, pour lequel il lui faut une autorisation officielle. Marcus note :

Il (*Mr B.*) est allé chez des apothicaires pour obtenir de l'arsenic pour faire une préparation pour ses oiseaux, mais on lui a dit qu'on ne pouvait lui en vendre sans une autorisation du Commissaire de Police.

Lors des achats d'animaux ou pour la taxidermie, Marcus accompagne parfois son beau-père et c'est ensemble qu'ils iront visiter le musée de Strasbourg, dès leur arrivée, avant même d'aller admirer la cathédrale : « Mr B. et moi sommes sortis pour une promenade, avons visité le Musée et vu une très belle collection d'oiseaux, très joliment présentée suivant les espèces ». La description du musée fait référence au cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann (1738-1800), naturaliste et médecin strasbourgeois, acquis par la ville de Strasbourg et confié à l'Université, cabinet qui était alors « une véritable référence, un lieu incontournable de visites et de rencontres pour les savants venus de l'Europe toute entière »¹⁷.

Concernant les chevaux, Edward Burton, qui semble un cavalier émérite, se déplace souvent de l'autre côté du Rhin, notamment à Kehl, pour voir et acheter des nouvelles montures. Marcus partage cette passion pour les chevaux, il est aussi un cavalier expérimenté qui s'entraîne à monter à cru. Son beau-père lui offre un poney et semble veiller à ce que son beau-fils ne prenne pas trop de risques en montant toutes sortes de chevaux dont le caractère est incertain.

Si les activités de son beau-père posent quelques questions, celles de Marcus sont mieux connues à travers son journal. Il a notamment une passion pour les animaux, chevaux, chiens, oiseaux, poissons, etc. Il donne libre cours à cette inclination à travers la chasse, même si lui-même ne semble chasser que des pigeons et des taupes dans l'enceinte de la propriété. Il pratique plus activement la pêche dans la petite rivière qui traverse le parc familial, ainsi que dans le canal qui la borde. Il utilise à cet effet des cannes, mais aussi un filet, dont il apprend à se servir. La pêche semble fructueuse, gardons ou brochets sont ramenés parfois par dizaines. Une fois, Marcus attrape un petit « *jack* », un saumon mâle. Son couple de chiens l'occupe grandement, il les promène mais dresse aussi le mâle à rapporter. Une fois, ses chiens feront une fugue et il partira à leur recherche. Sa recherche sera vaine mais à son retour, l'intendant de la maison, Monsieur Covain l'informerà :

[...] qu'il y avait un homme qui était venu de la ville et avait rapporté les chiens. Il avait passé une corde autour de leur cou et les avait mis dans une cage. S'ils

17. DASZKIEWICZ (Piotr), « Les visiteurs lituaniens et polonais du célèbre cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann au XVIII^e siècle », in *Cahiers Lituaniens* n° 11, 2011, p. 31.

n'avaient pas été des chiens de valeur, il les aurait tués immédiatement, mais lorsque les chiens ont de la valeur, il les garde 3 ou 4 jours.

Toutefois, encore plus que les chiens, ce sont les chevaux qui l'occupent le plus. Il les étudie, les fait tourner à la longe dans le jardin, les monte, surtout après avoir reçu son propre poney. Il semble déjà être un connaisseur, ainsi, il écrit :

Dans la matinée, Mr B et moi, sommes allés près de Kehl, mais en chemin nous avons rencontré les 60 chevaux que nous devions voir. Ils venaient du Mecklembourg. Ils étaient tous immensément grands, exceptés 6 de taille raisonnable, et tous plutôt horribles. Tous avaient les pattes immensément écartées [...] ».

C'est sur la place d'Armes, actuelle place Kléber, qu'il assiste avec intérêt à la vente des chevaux de réforme de l'armée. Il note plusieurs réflexions sur les militaires qu'il croise, notamment les fameux dragons. Devenu adulte, Marcus choisira la voie des armes et deviendra officier.

Les conditions météorologiques

Autre sujet d'intérêt, les aléas climatiques : Marcus fait, par exemple, des commentaires au jour le jour sur l'évolution des niveaux d'eau de la crue dont il est le témoin au début de décembre 1833. Il écrit à ce sujet le 12 décembre : « J'ai marché le long du canal qui a débordé en de nombreux endroits, détruisant complètement les digues ». Durant les jours suivants les choses ne s'arrangent pas, puisqu'il note le 14 décembre :

Je suis sorti en ville, pour aller à la Halle et à la Poste. J'ai reçu une lettre de Nan, dans laquelle elle dit nous avoir écrit à Anvers. Je suis allé au Musée et ensuite chez le professeur. J'y suis resté une heure. Suis ensuite rentré à la maison, il a neigé pratiquement tout le temps où nous étions en ville. Le niveau de l'eau a encore augmenté, tellement, qu'un endroit, situé à environ 1 mile en face de chez nous, hors d'eau hier soir lorsque nous sommes allés nous coucher, est maintenant complètement inondé. Les gens peuvent naviguer dessus, et tout l'après-midi il est encore tombé des pluies torrentielles et de la neige. L'eau a complètement inondé le jardin. Elle est aussi entrée dans la cave jusqu'à environ 3 ou 4 pieds de hauteur. Nous avons été obligés de sortir nos tonneaux de vin, sinon ils auraient été endommagés. L'eau a tellement monté depuis le déjeuner que les gens ne peuvent plus, ici, ni entrer, ni sortir, par la grande porte.

Le 21 décembre, il note encore : « Dans l'après-midi il y a eu une terrible tempête de vent et de pluie. Une autre inondation a commencé aujourd'hui. Le jour le plus court ». Après cette crue de décembre 1833, Marcus évoquera aussi les fortes chutes de neige de février 1834.

Les terrains de la Plaine des bouchers qui jouxtaient la manufacture de toiles à voile étaient naturellement fort humides, puisque l'on trouve aux Archives municipales un relevé intitulé : « *Plan d'un marais servant à rouir le chanvre situé hors de la Porte des Bouchers près de la Manufacture de toile à voile* »¹⁸. Des travaux de correction du Rhin débiteront en 1840 pour s'achever en 1876.

Les études et les activités du jeune Marcus, la découverte de Strasbourg

Alors même qu'ils ne sont pas encore installés dans leur logement, les parents de Marcus vont se préoccuper des études du jeune homme. La famille est protestante : « Sommes revenus à l'hôtel et avons accompagné Mamma à l'église protestante. Après l'office, nous sommes retournés voir le logement, ensuite rentrés à la ville en marchant deux heures durant. » Aussi, il n'est pas étonnant que Marcus écrive, deux jours plus tard, le 26 octobre 1833 : « Je ne suis pas sorti de nouveau aujourd'hui, mais *Mamma* et *Mr B.* sont allés au bureau de poste. Puis ensuite, ce dernier est allé à l'école protestante¹⁹ se renseigner pour un maître pour moi ». Le 12 novembre, il note « Le Professeur est venu à la maison aujourd'hui. J'irai chez lui les mardis et samedis, et le jeudi il viendra ici. ». Dans son journal, Marcus est très peu disert sur ses études. « J'ai lu du français avec Mamma et préparé mon latin tout seul » est une des rares remarques sur le sujet. On apprend toutefois au détour d'une phrase, que lors des cours d'allemand donnés par le « maître », la mère rejoint son fils pour suivre les cours avec lui.

Marcus préfère relater ses visites en ville. Ainsi le 23 novembre, alors qu'il déambule avec son pantalon écossais, il note que tout le monde le regarde avec curiosité. Il évoque souvent ses ballades à pied ou à cheval dans les environs de Strasbourg, sur la route de «Kelh», ou à «Graffenstal» :

Ni *Mr B.*, ni *Mamma* n'ont voulu aller chevaucher aujourd'hui, aussi j'y suis allé seul. J'ai chevauché jusque de l'autre côté de Graffenstaden. La campagne autour est très belle ; de l'autre côté du village, il y a une charmante rivière qui serpente joliment ».

18. Archives municipales de Strasbourg (A.M.S.), 313MW240, 7 Prairial An VII de la République (26 mai 1799).

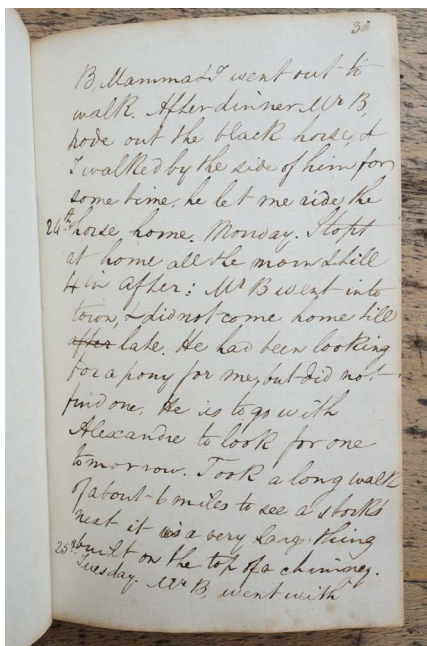
19. Gymnase protestant Jean Sturm.

Parfois ses sorties le mènent à la « rue Berseau » (Robertsau), ou même au Polygone, où les soldats essayent des explosifs²⁰ et où Kate, la chienne, attrape de temps en temps un lapin. Une fois, le but de sa cavalcade « de 6 miles environ » est d'aller voir un nid de cigogne, vraisemblablement vide, nous sommes en hiver : « C'est une très grande construction faite sur le toit d'une cheminée ».

Lorsqu'il vague à pieds, ses pas l'amènent régulièrement au marché. Il note le 22 novembre 1833 :

Ai reçu 4 nouveaux bonnets de nuit, aujourd'hui. Nuit et matinée pluvieuses, aussi les rues sont très humides et sales. Sommes allés au marché aux poissons et au marché principal. J'ai vu une énorme quantité de brochets et d'autres poissons, tous vivants. Ils les conservent dans des baquets pour être sûr de les garder frais. J'ai vu environ 32 chevreuils, et, à côté des peaux d'au moins une vingtaine d'autres. J'ai vu environ 250 lièvres. Et aussi des bâtonnets sur lesquels étaient embrochées des grenouilles.

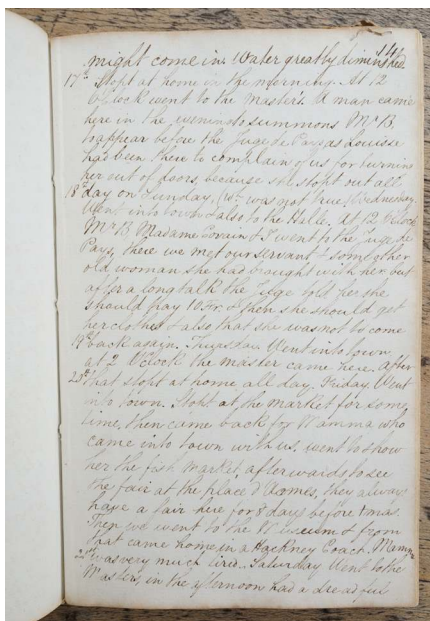
Au marché, il fait parfois de menues acquisitions, une pipe en écume, des chaussettes. Une de ses sorties préférées, le vendredi, est d'aller au *game market*. Que signifie cette désignation « marché au jeu ? ». Notre proposition est que le jeune Marcus a transposé *Gimpelmarkt* en *game market*. Le *Gimpelmarkt*²¹ ou « marché aux guenilles », sorte de marché aux puces, se tenait le vendredi, rue du Vieux-Marché-aux-Vins et alentours. En 1855, « 250 fripiers et marchands de bric-à-brac [...] attirant une foule innombrable de clients le matin et de badauds l'après-midi » est recensée.



Mention d'un nid de cigogne dans le journal de Marcus.

20. Le Polygone fut utilisé comme terrain militaire entre 1720 et 1920 par un régiment d'artillerie pour faire entre autres des exercices de tir.

21. SCHNITZLER (Bernadette), Le marché aux puces de Strasbourg : la longue et pittoresque histoire du Gimpelmärk. In *Annuaire de la société des amis du vieux Strasbourg*, 2003, p. 129-141.



Mention du marché de Noël dans le journal de Marcus.

La débauche d'objets hétéroclites lui a valu ironiquement le nom de « Foire de Frankfort »²².

Marcus va aussi porter très régulièrement le courrier de sa mère à la poste²³ en centre-ville. La famille écrit beaucoup et reçoit du courrier en retour, souvent des nouvelles en provenance de sa sœur Nan, mais aussi de leurs proches de Colebrooke Row, à Londres. Autres lieux qui voient le passage régulier de Marcus, la bibliothèque, la banque (certainement avec son beau-père) et le musée.

Parfois, ses sorties ont un caractère plus exceptionnel. Il visite l'entreprise d'un moutardier : « Le moutardier²⁴ (Mustard man) nous a montré son

établissement aujourd'hui. Il a une grande quantité de moutarde et elles sont toutes joliment présentées ». Il visite aussi la halle aux blés : « Sommes allés à la banque et après cela à la Halle aux blés. Elle ne ressemble pas à celles d'Angleterre. Chacun apporte ses sacs dans le marché, ce qui fait que vous pouvez acheter le blé et l'emporter chez vous ». Il passe à la Grande Boucherie le 3 février et écrit : « Mamma est souffrante. Sommes allés en ville, avons retiré un peu d'argent à la banque. Beaucoup de garçons patinaient sur la glace. En ville et avons assisté à l'abattage de bétail à la boucherie ». Une autre fois, il s'arrête au poids public. « À 1 heure, ai rencontré Monsieur Covain aux Arcades, avec lui nous sommes allés voir des chevaux dans un cirque installé ici. Puis sommes allés chez un homme qui a promis de nous apprendre un prochain jour à tirer et après cela nous sommes allés à la Balance où l'on pèse le foin et la paille. »

Marcus note, sans y donner d'importance, les huit jours de festivités publiques précédant Noël (le Marché Noël), il mentionne aussi la fête du roi Louis Philippe, le 1^{er} mai :

22. PITON (Frédéric), *Strasbourg illustré ou panorama pittoresque, historique et statistique de Strasbourg et de ses environs*, Strasbourg, tome 1, 1855, p. 249.

23. La poste centrale était installée à l'Hôtel de la Prévôté, rue de la Nuée Bleue, à Strasbourg, de 1827 à 1848.

24. PERRY (Laurence), « L'artisanat et l'industrie au Neudorf », art. cit.

Après être resté à la maison toute la journée, je suis allé en ville. Arrêt un moment au marché, je suis retourné chercher Mamma qui voulait venir en ville avec nous. Je lui ai montré le marché aux poissons, et sommes passés voir la foire Place d'Armes. Il y a toujours une foire ici pendant 8 jours avant Noël. Ensuite nous sommes allés au Musée et de là sommes rentrés dans une Hackney Coach (voiture tirée par des chevaux). Mamma était vraiment très fatiguée.

Marcus n'a pas de problèmes de santé importants, il est une ou deux fois victime de refroidissements. Par contre, il se fera arracher une dent, « une grosse », par un dentiste de la place d'Armes (actuelle place Kléber) le 30 décembre, puis de nouveau, deux autres, juste avant son départ.

Un jour, une jument récemment acquise lui donne un coup de sabot, juste au-dessus du genou, alors qu'il essayait de lui mettre une selle. Cette jument semble très récalcitrante puisque Marcus écrit le surlendemain : « le garçon d'écurie a fait une chute en essayant de monter le cheval et s'est gravement endommagé le poignet ».

Cinq jours après cette chute, il écrit : « Mamma a mis 9 sangsues sur son menton aujourd'hui et notre garçon d'écurie (qui est maintenant à l'hôpital) en avait 130 posées sur son bras ». La mère de Marcus semble de nature fragile, son fils note qu'elle est souvent très fatiguée ; parfois elle revient en voiture du centre-ville.

La vie de la maisonnée

Marcus passe l'essentiel de son temps dans la maison et dans le parc de la propriété, aussi il n'est pas étonnant qu'il s'intéresse aux petits événements du quotidien. Il fait souvent mention des marchandises qu'Edward Burton fait livrer : des stères de bois, du foin, de la paille, une charrette de betteraves, un petit cochon qui sera tué et dépecé par son beau-père, du vin. Il écrit le 9 décembre 1833 : « Je suis resté à la maison toute la journée. Nous avons vu des hommes qui préparaient des tonneaux pour conserver le vin. Les tonneaux étaient entièrement neufs. Ils les ont remplis d'abord d'eau chaude pour les préparer ».

Parfois les marchandises sont beaucoup plus sophistiquées, comme des selles, dont l'une pour la monte en amazone pour sa mère. Il y a aussi des livres en provenance de Paris, une boîte à musique, six bouteilles de Madère également pour sa mère.

La vie de Marcus est centrée sur le cercle familial. Il est particulièrement attentionné à l'égard de sa mère. Il s'intéresse à ses tenues, ses achats, ses sorties et prend plaisir à chevaucher à ses côtés. Sa mère est vraisemblablement une personne érudite, puisqu'elle fait réviser le français et le latin à son fils, et apprend l'allemand avec lui, comme nous l'avons

vu. Dans ses écrits, Marcus ne fait pas l'étalage de ses sentiments, ce n'est en rien un journal intime. On apprend peu de chose sur sa personnalité, hormis sa proximité avec sa mère, qui semble évidente. Un jour, elle casse ses lunettes en jouant avec lui.

Concernant le train de la maison, il compte un intendant, des servantes, des garçons d'écurie, etc. Marcus apprécie la personnalité de l'intendant qui vient avec son fils chanter la sérénade à la famille anglo-saxonne, au matin du 1^{er} janvier. Pourtant cet intendant n'a pas l'air d'un tendre, puisqu'au détour d'une phrase, Marcus nous apprend que ce Monsieur Covain frappe sa femme au point de lui « mettre un œil au beurre noir ».

Le jeune homme commente avec détails les problèmes de domesticité. C'est d'abord une bonne, qui, dans un premier temps, s'absente une journée entière pour, soi-disant, visiter son père malade et qui, en réalité, rejoint un sergent d'artillerie « qui lui faisait le joli cœur » :

Mamma a donné à notre servante Louise la permission d'aller à l'église aujourd'hui, avait-elle dit. En fait, elle est partie d'ici à 9 heures et n'est pas revenue avant 5 heures de l'après-midi. Lorsqu'elle est rentrée, elle a dit qu'elle était allée rendre visite à son père malade. Seulement, auparavant, elle nous avait dit que son père ne lui avait pas parlé depuis 3 ans, et qu'aujourd'hui ait été le premier jour où il lui ait reparlé après 3 années, n'est pas du tout probable. Nous avons entendu dire par Madame Covain qu'un soldat lui faisait le joli cœur, un sergent d'artillerie, et que c'était avec lui qu'elle était partie.

Cette même personne fait des dettes chez les commerçants et empoche les avances faites par ses employeurs pour payer lesdits commerçants. L'affaire fera l'objet d'une intervention du « Commissaire de Police » puis du « Juge de Pays » qui condamnera la domestique à 10 francs d'amende.

Elle est allée chez Monsieur Wayghett, notre grincheux propriétaire, et s'est procuré 5 francs de sa part au nom de Mr B. Elle est allée aussi chez le boulanger pour (obtenir) encore 5 francs, c'est ce que Mr B a appris aujourd'hui lorsqu'il est allé en ville. [...] C'est de plus en plus drôle avec Louise. Lorsque Mr B est rentré de la ville aujourd'hui, il nous a raconté que le boulanger lui avait dit que Louise était venue chez lui et avait obtenu 5 francs en notre nom. Bien sûr, tout cela était entièrement faux, puisque Mamma lui avait donné 15 francs sur ses gages. Aussi nous avons envoyé chercher le Commissaire de Police qui est venu et l'a interrogé, et nous a expliqué ce que nous devons faire.

Une autre affaire impliquera un garçon d'écurie qui a détourné à son profit une grande quantité du fourrage acheté par Monsieur Burton. Selon les informations de Marcus, cette escroquerie pourrait valoir à son auteur deux ans de prison ou même les galères, aussi la femme du coupable va longuement intercéder auprès de la mère de Marcus. Mais nous ne connaissons pas l'issue de cette affaire puisque la famille irlandaise repart avant son dénouement.

Le départ de Strasbourg, les dernières pages du journal

Le retour de la famille avait été anticipé. Le 14 mai, Marcus écrivait : « Suis allé en ville. Suis allé me renseigner sur la compagnie Steam Packet²⁵. Mes mesures ont été prises pour plusieurs vêtements ». Sur le registre destiné à l'inscription des voyageurs séjournant dans la ville de Strasbourg, cité en note 7 du présent article, il est écrit sous la rubrique Observations : « parti le 20 mai 1834 pour Carlsruhe ». Il est probable que la famille soit repartie par le Rhin, en bateau à vapeur. La première compagnie à mettre en place un service de bateau à vapeur est prussienne et a commencé ses activités en 1827 entre Cologne et Mayence.

Une douzaine d'années plus tard ce mode de transport s'est largement développé puisque Victor Hugo écrit suite à son passage en Alsace en 1839 :

À l'instant où nous sommes, vingt-cinq bateaux à vapeur montent et descendent le Rhin chaque jour. Les dix-neuf bateaux de la compagnie de Cologne, reconnaissables à leur cheminée blanche et noire, vont de Strasbourg à Düsseldorf ; les six bateaux de la compagnie de Düsseldorf, qui ont la cheminée tricolore, vont de Mayence à Rotterdam. Cette immense navigation se rattache à la Suisse par le *Dampfschiff* de Strasbourg à Bâle, et à l'Angleterre par les *steamboats* de Rotterdam à Londres²⁶.

Le 15 mai 1834, Marcus écrit une dernière fois dans son journal :

Suis resté à la maison toute la matinée. Le maître est venu pour la dernière fois. J'ai attrapé environ 3 douzaines de poissons et un petit brochet dans la rivière. J'ai tellement souffert de mes dents que j'ai été obligé d'en faire arracher 2. Kate a eu 2 chiots de plus cette nuit. Nous en avons donné 6 d'entre eux aujourd'hui et lui en avons laissé 3.

On ne connaît pas de suite à ce journal qui fut conservé par la famille de Marcus. Son fils l'emportera avec lui lorsqu'il émigrera en 1927, à l'âge de cinquante ans, en Nouvelle-Zélande. Les descendants, Mary-Jean et Marcus Lancelot Paterson souhaitent qu'une copie du *diary* puisse être conservée aux Archives municipales de Strasbourg.

On peut s'interroger sur la motivation de Marcus à rédiger son journal, s'agit-il d'une démarche personnelle, d'une envie de s'essayer à la forme littéraire du récit de voyage ou simplement d'un exercice scolaire imposé par sa famille ou ses professeurs ? Quoiqu'il en soit, il laisse à ses descendants un témoignage précieux et aux chercheurs une source d'informations que l'on peut croiser avec des données conservées dans les archives municipales et départementales.

25. <http://www.steampacketferry.com>. La compagnie maritime Steam Packet, fondée en 1830, existe toujours et assure des liaisons entre l'île de Man, l'Irlande et le Royaume Uni.

26. HUGO (Victor), *Le Rhin*, J. Hetzel, 1842, tome 2, p. 151-176.

Résumé

Relation d'un séjour à Strasbourg d'un jeune Irlandais en 1833-1834

Ce *diary* d'un jeune irlandais de seize ans relate son voyage en famille jusqu'en Alsace et sa vie quotidienne à Strasbourg pendant six mois, entre 1833 et 1834. Issu d'un milieu social relativement aisé, Marcus Wyndham Paterson décrit les péripéties du trajet Londres-Strasbourg, ses impressions sur les villes traversées, Anvers, Luxembourg et Metz, sur leurs habitants et autres curiosités observées. Après l'installation à Strasbourg, nous découvrons le mode de vie de Marcus, ses relations intrafamiliales, ses centres d'intérêts, la taxidermie et le monde animal, l'équitation, et son regard sur la société strasbourgeoise qu'il analyse lors de ses fréquentes sorties sur les marchés de la ville. Il est peu prolixe sur ses études et peu porté à l'expression de ses sentiments, à cela il préfère le fait anecdotique, des considérations sur le train de vie de la maisonnée et sur les problèmes de domesticité. Ce journal se termine brusquement par l'annonce du départ, aussi inexpliqué que l'objectif de ce séjour en Alsace.

Zusammenfassung

Ein junger Mann aus Irland erzählt seinen Aufenthalt in Strasbourg in den Jahren 1833-1834

Dieser diary eines sechzehnjährigen Irländers erzählt seine Reise ins Elsaß im Kreise der Familie und wie das tägliche Leben in Strasbourg in den sechs Monaten, die er dort von 1833- 1834 verbracht hat, abgelaufen ist. Marcus Wyndham Paterson kommt aus einem relativ wohlhabenden Milieu. Er beschreibt, was sich auf der Reise von London nach Strasbourg so alles ereignet hat und die Eindrücke, die die Städte Antwerpen, Luxemburg und Metz, die er durchquert hat, auf ihn gemacht haben. Die dort lebenden Menschen vergißt er genau so wenig wie die Kuriositäten dieser Orte. Nachdem er sich eingerichtet hat, läßt uns Marcus wissen, wie er lebte, welche Kontakte er zu anderen Familien hatte, was ihn besonders interessierte, was er über das Ausstopfen von Tieren und die Welt der Tiere erfahren hat und was er beim Reiten erlebte. Bei seinen häufigen Besuchen der Märkte der Stadt macht er sich Gedanken über die Gesellschaft von Strasbourg. Was er studiert, schweift er nur kurz. Gleiches gilt für sein Gefühlsleben. Großen Platz widmet er dagegen der Wiedergabe von Anekdoten sowie seinen Gedanken über den Ablauf des Lebens der Hausgemeinschaft und über die Probleme der Dienerschaft. Auffallend ist, wie abrupt er sein Tagebuch mit einer kurzen Ankündigung

seiner Abreise abbricht. Die Gründe erklärt er genau so wenig wie den Zweck seines Aufenthalts in Strasbourg.

Summary

Narrative of a young Irishman's stay in Strasbourg in 1833 and 1834

This diary of a 16-year-old Irishman tells about a journey with his family to Alsace and his daily life in Strasbourg during his six-month stay between 1833 and 1834. Born into a relatively wealthy family, Marcus Wyndham Paterson describes all the details of his journey from London to Strasbourg, his impressions about the towns he has travelled through, Antwerp, Luxemburg and Metz, about the inhabitants and curiosities he has come across. After settling in Strasbourg he describes his own way of life, his relationships with his family, his areas of interest, taxidermy and the animal world at large, horse riding and his own views on social life in Strasbourg as it appears on the many city markets which he visits frequently. He is very quiet, both about his studies and his sentimental life, rather insisting on factual events, on the family's lifestyle and difficulties with the domestic staff. This diary comes to a sudden end with their departure which remains just as unexplained as the purpose of their stay.